

HUBERT HADDAD

# LA SIRÈNE D'ISÉ

*Roman*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

© Zulma, 2021.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *La Sirène d'Isé*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*Pour Clelia Baldo*

## AVERTISSEMENT

C'est une histoire véridique et pourtant fabuleuse, mais elle ne m'appartient pas, elle n'appartient à personne, pas même aux rares protagonistes encore de ce monde. En second rôle d'aucune étoile, je préfère ne pas dévoiler celui qui me fut assez distraitement imparti. On comprendra à demi-mot quelle exigence m'engage à relater cette histoire invraisemblable si dramatiquement avérée.

*Peut-être ai-je créé les étoiles, le soleil et  
l'immense demeure, mais je ne m'en  
souviens plus.*

JORGE LUIS BORGES  
*La Demeure d'Astérion*

*S'il vous pousse d'autres oreilles, c'est que  
l'arbre en vous veut entendre.*

Proverbe ibo

## PROLOGUE

On naît aveugle au milieu d'une fanfare : voix, cris, bruits d'organes et d'engins, rivières du vent, appels et chants d'oiseaux. Lui ne put rien entendre une fois délogé du ventre de sa mère, pas même un souffle. Sans doute devina-t-il le monde au chaud remuement qui soudain l'entourait, tout de poussées, de glissements et d'entraves, et à cette tiède haleine modulée en ondes légères sur son visage à peine déplissé des ténèbres. Le silence existe-t-il plus qu'un cri muet de sourd ? Ployée, les seins nus, la démente à l'enfant fredonnait à son oreille. Elle psalmodiait sans paroles une complainte du fond des âges. Mais Leeloo n'était pas si folle ; ses mouvements avaient une grâce nécessaire. Dans ses bras, le nouveau-né semblait inspirer ses gestes par secrète influence. Leeloo fredonnait et parfois des mots lui venaient incompréhensiblement :

*De l'eau, donnez-moi de l'eau fraîche  
La neige tombe seule dans les rues  
La neige monte et descend l'escalier  
Donnez-moi de l'eau fraîche pour chanter*

Au petit matin, la sage-femme qui l'avait assistée dans la nuit revint d'un pas précipité à son chevet comme si elle avait craint le pire. La jeune mère dormait, la tête inclinée vers l'enfant que l'infirmière de service venait de replacer dans un minuscule lit de fer.

— C'est bien de le lui avoir laissé, dit l'accoucheuse en effleurant d'un doigt le montant du berceau. Mais il ne faudrait pas la perdre de vue.

— Il n'y a pas à s'inquiéter, répondit froidement l'infirmière.

Les deux femmes échangèrent un regard vide, bouches closes. L'une et l'autre devaient se demander par quel extraordinaire cette naissance avait pu s'accomplir.

À peine éveillée, Leeloo, le front moite, s'était écriée : « Du lait, donnez-moi du lait froid ! », comme si sa vie en dépendait. Bulles remontées d'abysses dans l'écume de l'aube, les images d'un rêve lui revinrent. Elle courait, les bras serrés contre sa gorge. Une lumière poussiéreuse filtrait d'un dédale de couloirs obscurs. Chaque porte s'écartait sur une silhouette menaçante qui n'était autre que la porte suivante. Il n'y a pas d'issue, toutes les portes franchies se referment derrière elle.

Après un coup d'œil sur la fenêtre et les deux personnes en blouse dressées au pied de son lit, Leeloo s'est tournée vers l'enfant dans un sursaut

d'effroi. Le berceau de fer lui paraissait si éloigné, comme un esquif à la dérive. La jeune femme concentra toute son attention sur cette créature inconnue d'elle et de l'univers quelques heures plus tôt. D'où sortait cette petite chose d'une prodigieuse fragilité? Existait-elle pour de vrai? Un subterfuge lui parut soudain flagrant : on avait profité de son sommeil pour intervertir les poupées ; celle du rêve, bien à elle, à cette autre un peu rouge et fripée. Dans ce cas, comment échapperait-elle à son cauchemar?

Mais le bébé bâilla et s'étira mollement dans ses langes. Leeloo crut deviner un sourire de porcelaine sous le bouton rose du nez. Subitement, il se mit à happer l'air et à grimacer. La sage-femme s'empressa.

— On dirait qu'il a faim, dit-elle.

Leeloo reçut le nourrisson avec une expression terrifiée. Elle ressentit une brûlure à la pointe du sein, comme si sa propre chair aspirait son sang. Ses larmes apitoyèrent les soignantes qui ne saisirent rien de sa douleur.

— Il ne faut pas s'affoler, dit l'une.

— Tout ira bien, dit l'autre.

Le docteur Riwald était puissant. Personne d'autre que lui ne voulait prendre soin de Leeloo. Pas même l'ombre sans nom qui l'eût plutôt maudite. On la ramènerait donc à l'institution des Descenderies. Le docteur avait tout arrangé. On ne lui retirerait pas l'enfant, il vivrait à l'abri avec elle,



côté jardins, face à la mer, dans une annexe privée de l'immense édifice. Leeloo ne comprenait rien à son sort. Après la mort du père et de la mère coup sur coup, d'un excès d'amour ou de découragement, il y avait de cela un gouffre d'années, l'ombre sans nom et deux gendarmes l'avaient conduite un jour au bout des landes, à la pointe sud de la baie d'Umwelt, dans ce drôle de château face au vide.

Il y a maintes espèces d'établissements publics ou privés en charge des corps souffrants et des âmes affolées, éperdues, expirantes d'avoir tant espéré, mais la plupart de ces lieux de relégation, soumis aux pesanteurs administratives, n'assurent que l'ordinaire de leur fonction et cèdent à l'extraordinaire au gré des circonstances.

Édifié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'une des plus hautes falaises de la côte, en respect de la bande littorale inconstructible d'une centaine de mètres, le vaste complexe des Descenderies fut l'un des premiers hôpitaux maritimes destinés aux poitrinaires. La peste blanche frappait en priorité les plus démunis, les ouvriers et leurs enfants, mais aussi les plus exposés à la solitude morale et à la déréliction. On l'appelait atrocement « le mal des petites bonnes », mal qui n'épargnait guère les demoiselles bien nées confiées aux pensionnats et aux instituts religieux où la dureté de la règle entretenait les foyers d'infection. À l'origine dévolue aux jeunes filles phthisiques, la fondation des Descenderies perdit sa vocation première à la suite de la découverte de la pénicilline

en 1928 et plus spécialement de la streptomycine peu avant le second conflit mondial. Dans l'après-guerre, à l'heure où l'on fermait les uns après les autres ce type d'établissements devenus inutiles, en bord de mer comme en montagne, un autre motif hâta la désaffectation du sanatorium des abords d'Umwelt : les vagues de suicides de résidentes transies de solitude, comme appelées par l'immédiate délivrance, à moins de cent mètres, entre abîme et lointain. Malgré les grilles en façade surélevées de pointes de lance, les jeunes pulmoniques parvenaient à contourner les obstacles dans l'exaltation de la fièvre. Cet usage du néant frappa durablement les imaginations et se perpétua en contes et en ragots longtemps après la fermeture de l'établissement. Recyclé deux décennies plus tard en « maison de repos », litote convenue pour rasséréner le voisinage, le domaine des Descenderies accueillit jusqu'à ces dernières années petites et grandes douleurs dans l'accointance des familles en quête de tranquillité. Certains lieux marqués par l'étrangeté du sort semblent lestés de fatalité et, d'un siècle à l'autre, comme pour y souscrire, connaissent d'analogues tragédies.

À l'époque pas si éloignée où l'on enfermait bien davantage pour troubles mentaux que pour actes délictueux, le docteur Riwald eut à répondre de maltraitances méthodiques envers les patients sous sa tutelle. Médecin chef et directeur en poste, il prônait en effet une méthode de soins paradoxale alors en

vogue, consistant à provoquer un traumatisme prétendument libérateur qui, dans certaines circonstances, pouvait aboutir à un homicide caractérisé, quoique dans son principe involontaire. Faire frôler la mort à des malades souffrant d'asthénies, de phobies ou de délires en tous genres était censé occasionner un état de choc salutaire, une sorte de catharsis opératoire. Mais au troisième décès lié à ces traitements, les dénonciations anonymes s'accumulant, une enquête finit par être lancée et bien non-chalamment instruite. Prononcée l'année de la grande comète, la fermeture administrative de l'établissement pour infraction grave au code de la santé publique ne fut accompagnée d'aucune mesure confiscatoire. Les patients du docteur Riwald se virent dispersés dans les asiles des environs avec l'accord des familles, tandis que les membres du personnel exempts de poursuites allèrent trouver de l'embauche ailleurs.

Le processus d'érosion de la falaise, tributaire de la nature variable des tufs géologiques, s'étant considérablement accéléré, la société gérante dut en revanche assumer la maintenance du domaine désormais inaccessible pour cause de risque majeur. Modèle inaugural, l'architecture héliotropique du bâtiment aux vastes espaces intérieurs, aux fenêtres panoramiques, en ferait un site classé malgré l'avis d'expropriation lancé par le district communal. Ces décrets antinomiques résultant du conflit des com-

pétences eurent pour résultat de bloquer avant longtemps toute ingérence publique ou privée.

Ainsi donc, hormis l'entretien et le gardiennage imputables aux parties contractuelles, rien n'affecta plus le domaine des Descenderies comme en suspens d'avenir. On changeait à l'occasion un carreau de fenêtre ou quelque faïtière brisée par les intempéries.

Recruté aux premiers jours de la mise en service de la clinique psychiatrique un quart de siècle plus tôt, le gardien du domaine resté à demeure après sa clôture accomplissait en automate ses rondes de factionnaire dans la vaste cour d'accès disposée en jardins à la française, entre le portail monumental à vantaux ajourés flanqué de portes piétonnes et la façade de briques blanches de l'immeuble, toute nervurée d'arabesques en stuc et rehaussée de mosaïques, avec ses cinq niveaux d'immenses baies donnant sur la mer. Lui-même logeait au rez-de-chaussée du pavillon de garde à l'angle des hautes grilles, au milieu d'une collection de poupées de mode articulées en faïence peinte héritée d'une sœur défunte.

Côté lande, à l'arrière du bâtiment, le parc enclos d'un muret de pierres sèches à sa création et plus tard surélevé d'une belle hauteur de briques avait été planté de résineux : ifs, pins à l'encens, cyprès, mélèzes, essences jadis censées traiter efficacement la phtisie en appoint à la cure d'air marin et de lumière. Du haut de l'escalier y menant, on eût dit un îlot

forestier aux allures de bois sacré, assez vaste et conçu pour s'y perdre, avec, visible en son centre, un dôme biscornu de gloriette qui étincelait au soleil par-dessus l'épaisse canopée d'égale voussure, faitages entrelacés et taillés en terrasse afin d'inhiber la poussée vers la lumière des arbres les plus vigoureux. Un mur d'enceinte bornait l'étendue boisée à quelques mètres d'écart, laissant ainsi courir une large allée de terre battue où quelques statues en buste engagées sur piédestal alternaient avec d'étroits bancs de fonte à usage purement ornemental.

Le docteur Riwald, clinicien avéré de la culture de l'hystérie, par ailleurs organiste liturgique bénévole à la paroisse Saint-Jude d'Umwelt et grand amateur de jardins dédaliques, s'était décidé à tirer parti de cette insolite plantation hygiénique qui, au fil des années, avait eu la patiente agilité de se ramifier et de s'épaissir au point d'en devenir impénétrable. Il y avait dans cette forteresse arbustive un défi d'espèce sauvage. L'idée de le relever ne lui vint pas d'emblée ; il s'était souvenu de sa passion des jardins secrets, enfant, quand seul le plaisir de s'égarer motivait ses fugues. Puis il avait longuement réfléchi au possible usage clinique de cette façon de cloître d'ombres ou de mangrove polaire, une fois agencé selon ses vœux. Il s'agissait en priorité de dompter cette jungle avec le concours d'ouvriers sylvicoles, ou plutôt d'en ordonner le secret, de concevoir un parc aux cent allées courbes, rectilignes et sinueuses là où régnait

une sorte de chaos directionnel. Maître Willumsen, un arboriste forestier de l'arrière-pays, vieil homme passionné d'astronomie, fut engagé sur la foi du pasteur de Saint-Jude qui le disait capable de créer une cathédrale végétale à partir d'un bois maudit.

C'est ainsi que le docteur Riwald fit élaguer, essoucher, aligner, transplanter des années durant le peuplement anarchique du parc jusqu'à atteindre la forme la plus approchante de son utopie paysagère. L'œuvre accomplie, il lui vint à l'esprit de déplacer et de restaurer en son point nodal l'armature et les verrières d'un édicule à fonction de serre, structure baroque en forme de kiosque inspirée des radio-laires dessinés par Ernst Haeckel et jusque-là oubliée sous un manteau de lierre poussiéreux, dans un dégagement des jardins de façade. Fort d'un certain pragmatisme conjectural particulier à sa profession, l'aliéniste s'était convaincu d'ouvrir à certaines heures l'accès au parc muré à l'arrière de l'ancien sanatorium. Les quelques pensionnaires sélectionnés eurent ainsi tout loisir d'interroger leur propre égarement au gré du réseau de voies entrelacées. Au fil des années, le docteur Riwald perfectionna et mit plus largement en pratique sa méthode de traitement fondé sur l'état de choc psychologique ou « collapsus émotionnel ». La *récréation du labyrinthe* devint même un dispositif privilégié d'analyse comportementale, voire de thérapie.

Un matin d'automne, comme il arrivait aux Descenderies, une personne inconnue, convoyée par deux gendarmes, fut présentée à la direction pour une hospitalisation d'office. Le certificat médical adressé au docteur Riwald faisait mention d'un « péril imminent » nécessitant une phase d'observation initiale de soixante-douze heures. La jeune femme lui fut confiée sans le moindre élément d'état civil ou de reconnaissance interpersonnelle. Son étrange torpeur, laissant envisager un grave syndrome amnésique de type traumatique, limitait tout échange verbal à l'acquiescement ou la dénégation. Trois jours plus tard, personne n'en savait davantage sur l'identité de la nouvelle venue. Riwald s'était prodigieusement intéressé à son cas. L'intense distraction qui habitait la jeune femme n'éteignait pas son beau regard. Par instants, on croyait percevoir une sorte d'appel sans visage dans les profondeurs benthiques de ses pupilles. Cependant Leelo – puisque l'expression la plus audible dans ses bredouillages fut sans autre motif adoptée pour désigner la jeune femme – partait à soliloquer éperdument entre deux silences de tombe ou bien fredonnait des comptines mystérieuses en fermant les paupières sur le reflet d'eau de ses iris.

Les mois passèrent, toute une année de mer grondante et de vitres embuées, sans que Leelo trahît le moindre indice de réparation mnésique. Ses balbutiements et ses chants, rivière sans source, ne



venaient de nulle part. Seulement attentive aux sonorités ou aux variations de la lumière, la jeune femme ne manifestait jamais un quelconque désir. Son calme inhumain, rien n'eût pu l'expliquer, hormis quelque emprise dérobée, comme l'haleine d'eaux profondes. Fasciné par la pure minéralité de son regard, le docteur Riwald n'avait pas renoncé à lui arracher son secret. Dès le premier jour, quand elle lui fut livrée à la suite d'on ne savait quelle ligue de fonctionnaires au service de la quiétude publique, son cas l'avait obnubilé. L'étiologie des troubles mentaux ne lui était à vrai dire d'aucun secours. Passé les soixante-douze heures, suite à l'examen clinique et à l'interrogatoire qui constituent l'essentiel du *recueil des signes*, il ordonna une procédure d'internement indéfinie sans hésiter une seconde à mettre en jeu sa réputation d'expert. Cette femme était d'une beauté folle et il voulait la garder.

Leeloo prit vite goût à la récréation du labyrinthe. Agile renarde, elle se dérobait sans mal à la vigilance de Sigrid, le chaperon poussif censé l'escorter dans l'enceinte du domaine aux heures de promenade. Ancienne infirmière déléguée auprès de la direction pour les tâches ordinaires, Sigrid avait fini par se rendre indispensable au point d'oblitérer ses droits à la retraite. La nécessité prévalant, le docteur Riwald s'était arrangé pour lui attribuer un logement de fonction à l'étage du pavillon de garde. Deux fois veuve et sans enfant, cette solide personne

à l'aspect taciturne vouait une obéissance sans faille à son protecteur. Une sorte de discrétion propitiatoire faisait d'elle un tombeau. Détail saugrenu qui la caractérisait autant que son maintien d'auxiliaire, elle était prise à ses moments de désarroi d'un fou rire effrayant, comme un hennissement de cheval réformé conduit à l'abattoir. Imperturbable lors de récentes enquêtes visant la chute d'une patiente du haut de la falaise, des imputations de torture morale ou encore l'usage abusif de ce que l'on appelait naguère la sismothérapie, Sigrid réagit par cet accès panique d'hilarité où s'infiltrait une sorte de ravissement lorsqu'elle découvrit un matin la grossesse de la jeune femme erratique si prompte à tromper sa surveillance.